

La Warner et la BBC, les deux reines des fictions télé

Elles présentaient leurs nouvelles productions à Reims.

Reims envoyée spéciale

L'américaine Warner Bros et la britannique BBC étaient cette année les deux belles étrangères de la fiction télé hommages aux Rencontres internationales de télévision de Reims. La première, par la présentation de pas moins de six téléfilms. La seconde, par la présence de sa productrice mythique, Ruth Caleb, venue présenter ses derniers programmes.

Deux sociétés de production qui n'ont pas la même histoire, mais qui ont en commun un lien étroit avec leur industrie cinématographique respective. Pour la Warner Bros Television, filiale de la major hollywoodienne, le riche cinéma américain est une mine d'acteurs et de réalisateurs qui sautent allégrement du grand au petit écran. Pour la BBC, une industrie cinématographique longtemps malingre laisse toute latitude à la chaîne pour utiliser les talents d'un Stephen Frears ou d'un Ken Loach. Du feuilleton bon enfant à la série tapageuse, le spectre des productions anglo-saxonnes est large. Et leur savoir-faire frôle parfois le talent.

«**Rintintin.**» L'histoire de la Warner Bros commence il y a 79 ans et celle de sa filiale télé, il y a 47 ans. En 1955, naît la première série, *Cheyenne*, un bon vieux western en noir et blanc où les Indiens ne sont déjà plus des sauvages à éradiquer, mais un peuple digne d'être fréquenté. De la bonne télé à vocation humaniste. Il ne faut pas oublier qu'on lui doit aussi l'ineffable *Rintintin*. Très vite,

la Warner devient l'un des leaders des fournisseurs de séries télévisuelles, avec la série de dessins animés *The Bugs Bunny Show* dans les années 60, *Kung Fu*, *Roots* ou *Wonder Wo-*

man dans les années 70. Et les *Murphy Brown* ou *The Duke of Hazzard* une décennie plus tard. Elle est aujourd'hui l'un des plus grands distributeurs de programmes télévisuels, avec près de 40 000 heures traduites dans plus de 40 langues et diffusées dans plus de 175 pays. Depuis dix ans, elle accumule les succès avec *Urgences*, *Friends*, *The West Wing*, *New York 911*, etc. Parmi les cinq autres séries actuelles présentées à Reims, *Queer as Folk* est la seule qui a déjà été diffusée en France. Sur

Canal+ et Séries Club, on a pu voir il y a deux ans cette chronique leste de la vie quotidienne d'une «famille» péché de Manchester. Trois garçons, leurs histoires d'amour, de cul,

d'ecstasy... Diffusé en 1999 au Royaume-Uni sur Channel Four, ce film hypergay a fait scandale à l'époque. Rien de tel pour d'autres séries, comme la très body-buildée *Witchblade*, adaptée de la célèbre bande dessinée ho-

monyme. Même si l'héroïne de l'écran (Yancy Butler) n'a pas vraiment les pouvoirs de la Sara Pezzini de papier.

Familière des Rencontres et habituée des prix, Ruth Caleb, productrice à BBC Television Drama Group depuis vingt ans, venait soutenir un téléfilm

parmi la masse des 400 heures de fiction annuelles de sa chaîne. Depuis trois ans, le financement du cinéma par la Loterie et la prolifération des chaînes ont un peu changé la donne. Mais en Grande-Bretagne, la fiction reste reine. Si son volume a diminué en vingt ans, elle représente encore deux tiers des programmes de la BBC et s'installe régulièrement dans les *prime-time*.

Vitalité. Connue pour son talent à traiter des sujets de société brûlants, Ruth Caleb n'a pas dérogé à sa réputation avec *When I was Twelve*, le téléfilm de Dominic Savage, road-movie entre les cuites maternelles et la mer grise comme l'avenir de la jeune Chloé. Un brutal moment de cinéma, témoin de la vitalité télévisuelle des réalisateurs britanniques ●

ANNICK PEIGNÉ-GIULY

Warner Bros pioche dans la mine d'acteurs et de réalisateurs d'Hollywood. Et la BBC peut s'offrir les talents d'un Ken Loach ou d'un Stephen Frears.

En Suède, même Bergman écrit pour le petit écran

Les chaînes publiques financent des téléfilms créatifs et percutants.

Reims envoyée spéciale

Des polars sur fond d'effondrement du système soviétique en Lettonie, des satires qui vous campent une faune de VRP et de femmes divorcées dans un dancing défraîchi, ou des adaptations littéraires comme cette *Marquise de Sade* d'Ingmar Bergman, tiré de la pièce de théâtre de Mishima en 1992... La télévision publique suédoise (SVT1 et SVT2), principal producteur de films en Europe du Nord, finance et diffuse un bel éventail de fictions pleines de sens... Hors quelques émissions de télé-réalité, tel *Survivor*. Cette recherche de qualité, louée aux Rencontres de Reims, s'explique en partie par

son mode de financement: les deux chaînes publiques ne sont pas en concurrence directe avec les chaînes privées, puisqu'elles ne tirent pas leurs revenus de la publicité, mais de la redevance et des aides de l'Etat. Ce à quoi il faut ajouter des raisons historiques. «A sa naissance, au début des années 50, plus encore qu'aujourd'hui, la SVT répondait à l'idéal pédagogique social-démocrate: on voulait apporter la connaissance, amener les gens au théâtre par les dramatiques télévisées, par exemple», explique Anita Limare, qui représente la chaîne.

Chaîne rouge. Ainsi, dès 1957, Ingmar Bergman tourne des dramatiques pour la SVT, avant de livrer à la chaîne de

nombreux films comme *la Flûte enchantée* ou *Scènes de la vie conjugale*. A 83 ans, le réalisateur a encore un projet sur le feu. Dans les années 70, on s'attaque à la littérature nationale: «*Tout ce qui dans l'œuvre de Strinberg pouvait être adapté l'a été!*» s'amuse Anita Limare. Puis, en 1969, naît SVT2, qu'en Suède on surnomme alors la «chaîne rouge». «Elle se concentrait sur les problèmes de société, sur les "petites gens"», témoigne la représentante de la chaîne. «*Cette orientation a attiré toute une manne de nouveaux auteurs venus d'un milieu populaire et non littéraire.*» Comme Lars Molin, mort en 1999, réalisateur du film très remarqué *la Veuve tatouée*. Molin tra-

vaillait comme chef cantonnier et construisait des routes dans le nord du pays. Au chômage, il envoie des scripts à la SVT... et devient un auteur phare de la chaîne.

Quartier difficile. «*Les thèmes récurrents de nos fictions traitent de l'individu dans la société, souvent de ses démêlés avec l'Etat. Et, plus globalement, de problèmes sociaux comme l'éducation, la santé...*», note Anita Limare. Comme la minisérie *Hammarkullen*, diffusée à 20 heures, qui fait s'entrechoquer avec violence et humour, dans un quartier difficile, communistes, immigrés, femmes seules, vieux toxicos et fans de téléachat ●

SONYA FAURE